

Montréal, plaque tournante des explorations françaises en Amérique

Christine Conciatori

Numéro 66, été 2001

Montréal : à la découverte de l'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Conciatori, C. (2001). Montréal, plaque tournante des explorations françaises en Amérique. *Cap-aux-Diamants*, (66), 10–13.

Montréal,

plaque tournante
des explorations françaises
en Amérique

PAR CHRISTINE CONCIATORI

L'attrait vers l'intérieur du continent nord-américain existait bien avant les XVII^e et XVIII^e siècles. Mais, à partir de cette époque, le mouvement d'exploration français s'intensifie; mouvement dans lequel Montréal occupe une place centrale. Grâce à sa localisation et à son rôle prépondérant dans le commerce des fourrures, Montréal constitue le point de départ et celui d'arrivée de la majorité des voyages d'exploration.

LES MOTIFS DE CES EXPLORATIONS

Sous la gouvernance de Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, de 1672 à 1682 puis de 1689 à 1698, la Nouvelle-France connaît une formidable expansion territoriale, qui s'explique par le retour de l'économie basée sur l'exploitation des fourrures. En effet, les explorations vers l'intérieur du continent sont principalement motivées par le besoin de nouveaux territoires de traite, puisque les fourrures se raréfient dans la vallée du Saint-Laurent. De plus, les guerres iroquoises, par leurs attaques contre les Hurons et les Outaouais, alliés habituels des Français, interrompent les arrivages de fourrures à Montréal. Pour contourner ce problème, les Montréalais se passent des intermédiaires et se rendent dans la région des Grands Lacs. Les voyageurs vont donc chercher directement les fourrures dans les Pays-d'en-Haut, et ainsi, ils canalisent vers Montréal l'abondante production des nations de l'Ouest. Par le fait même, les Français prennent le contrôle des territoires riches en fourrures et détournent cette production des postes de traite anglo-hollandais de la vallée de l'Hudson, éliminant ainsi ces concurrents.

L'expansion est également motivée par des considérations stratégiques très précises visant à maîtriser le plus possible l'Amérique du Nord afin de freiner la progression des colonies anglaises en les encerclant, en occupant les grandes voies d'accès et en établissant des alliances avec différentes nations amérindiennes.



Louis-Hector de Callière.
Photographie Livernois.
(Archives nationales
du Québec, à Québec).

Enfin, quelques autres raisons poussent aussi les Français à explorer le continent, telles que l'obsession de trouver le passage vers la mer de Chine, de même que des visées impérialistes. On souhaite également mieux connaître la géographie du pays, ce qui permettrait de découvrir de nouvelles ressources commercialisables, telles que des mines de cuivre, par exemple. Quant aux missionnaires qui accompagnent parfois ces expéditions, ils sont en quête d'âmes à évangéliser.

LE RÔLE CENTRAL DE MONTRÉAL

En dépit de sa vocation religieuse première, Montréal est vite devenue une ville marchande, et le commerce des fourrures sa véritable raison d'être. Grâce à sa situation géographique au cœur d'un réseau hydrographique extrêmement développé, comportant des ramifications dans toutes les directions, Montréal n'est pas seulement une escale bien située, mais aussi un lieu de transbordement, dernière limite de la navigation sans portage. Le changement de type de navigation, de sans portage à avec portage, contribue à faire de Montréal un arrêt obligé de transit et de distribution, un entrepôt de marchandises et de fourrures situé à la limite extrême de la colonisation française, et par conséquent, un point de départ et d'arrivée des expéditions vers l'intérieur du continent.

Parce que les explorations sont principalement motivées par les nécessités de la traite et que les marchands de fourrures, tels que Charles Le Moyne et Jacques Le Ber qui sont de Montréal, y concentrent le marché, ces deux facteurs conjugués à la localisation de la ville comme carrefour des voies d'eau, expliquent le rôle qu'elle a joué dans l'expansion territoriale.

À partir du moment où les coureurs des bois s'enfoncent vers les terres intérieures du continent pour rechercher de meilleures occasions d'échanges de traite, un mouvement d'extension de l'aire géographique connue se développe autour de Montréal. Ainsi, progressivement, les frontières reculent jusqu'à ce que les montagnes Rocheuses soient atteintes.

Par sa position stratégique, Montréal devient rapidement le pivot central du commerce des fourrures, entraînant l'établissement d'une série de forts ou d'avant-postes de traite le long de différents cours d'eau. Ainsi, l'érection du poste de Lachine par René-Robert Cavalier de La Salle, en 1667, avancée dans les eaux tumultueuses du Sault Saint-Louis, constitue un site bien pensé pour la défense de l'île, l'exploration et le commerce.



George Agnew Reid.
The Fur Traders at Montreal. (Archives nationales du Canada, C 011014).

L'EXPANSION TERRITORIALE

À la suite des guerres iroquoises et du manque de fourrures dans la vallée du Saint-Laurent, la percée vers les Grands Lacs devient une nécessité. Frontenac érige un véritable empire de traite en commençant par l'expansion vers l'ouest avec le fort Cataraqui (Kingston, Ontario). Ce fort permet à la Nouvelle-France de contrôler la région des Grands Lacs et de s'appropriier le trafic qui s'y déroule.

Ainsi, une lutte commerciale s'instaure et oppose la France et ses alliés contre la colonie de New York et les Iroquois, dont l'enjeu est le monopole des fourrures de l'Ouest.



Canadien en raquettes.
(Archives nationales
du Canada, C 113193).

L'agrandissement du territoire français par les découvertes se fait aussi vers le sud. En 1658, Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouart Des Groseilliers atteignent la partie supérieure du Mississippi. Puis, dès 1673, Louis Jolliet et le père Jacques Marquette explorent les territoires illinois et descendent le Mississippi. Les voyages de La Salle, entre 1679 et 1682, l'amènent du Michigan à la Louisiane. Le Montréalais Pierre Le Moyne d'Iberville, en 1698-1699, se rend à l'embouchure du Mississippi et en Louisiane.

D'Iberville préconise une politique de colonisation du centre-ouest américain. De cette façon, il veut empêcher les colonies anglaises de continuer leur progression, colonies dont le poids démographique ne cesse d'augmenter à un rythme de loin supérieur à celui de la Nouvelle-France. En même temps, cette colonisation du centre-ouest donnerait au Canada une région à climat chaud et relancerait le commerce avec les Antilles. En s'installant dans la région, les Français pourraient interdire l'entrée du fleuve Mississippi aux navires des autres nations et ainsi contrôler une bonne partie de l'Amérique du Nord.

Les conditions changent en faveur des Français, au début du XVIII^e siècle. Le 4 août 1701, le traité de la Grande Paix est signé à Montréal entre les Français et près de 40 nations amérindiennes. Louis-Hector de Callière, gouverneur de la Nouvelle-France à cette époque et successeur de Frontenac, est l'un des artisans de cette paix, ainsi que le chef Kondiaronk. Il faudra deux ans de préparation et même un traité de paix préliminaire, en 1700, pour en arriver à l'accord final de 1701 qui représente une victoire de la diplomatie française. Dès lors, les différends entre les nations sont référés au gouverneur français. De plus, la neutralité des Iroquois est assurée en cas de guerre entre la France et l'Angleterre. Les marchands anglais perdent beaucoup avec la conclusion de ce traité. En effet, ils ne peuvent plus compter sur la protection des Iroquois dans leurs contrats commerciaux avec l'Ouest.

La menace iroquoise étant écartée, l'île de Montréal bénéficie de l'état de sécurité, et par le fait même, les explorations s'en retrouvent facilitées. Montréal en profite pour consolider son empire de traite et ses alliances amérindiennes avec la fondation de Détroit, en 1701, par Antoine Laumet dit de Lamothe de Cadillac.

Mais la situation de la Nouvelle-France change avec le traité d'Utrecht, en 1713. À partir de cette date, l'Iroquoisie tombe sous le protectorat anglais. Le commerce devient donc libre dans cette région des Grands Lacs. La Nouvelle-France risque alors d'y perdre son influence, de même que son emprise commerciale. Pour éviter cela, il faut maintenir la présence française dans la région du centre-ouest, plaque tournante de cet important commerce des pelleteries. Ainsi, le fort Michilimackinac est construit en 1715.

Les pertes occasionnées par le traité d'Utrecht font également réaliser aux dirigeants de la Nouvelle-France que pour subsister, l'empire français d'Amérique doit à tout prix rester le plus étendu possible. On revient au plan de d'Iberville, c'est-à-dire, maintenir les colonies de la Nouvelle-Angleterre en deça des Appalaches, coloniser la Louisiane, multiplier les ressources.

Une autre perte française importante à la suite du traité d'Utrecht est la passation de la baie d'Hudson aux Anglais. Cette perte pousse les autorités de la Nouvelle-France à promouvoir des explorations dans l'Ouest et à ouvrir une nouvelle voie commerciale, qui détourne les pelleteries de la route traditionnelle par la baie d'Hudson, pour drainer ce commerce vers Montréal. On souhaite ainsi empêcher les Amérindiens de l'Ouest d'aller porter les produits de leur chasse aux Anglais de la baie d'Hudson. De plus, l'idée de découvrir la mer de Chine n'est pas absente de ces projets. Ainsi, Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye s'allie avec des marchands de Montréal et part à la découverte de l'Ouest pour atteindre les montagnes Rocheuses, en 1743.

Cette expansion territoriale prend fin avec la Conquête, qui met un terme aux ambitions impérialistes françaises en Amérique du Nord. Mais, si l'empire colonial français disparaît, il n'en est pas de même pour la présence française qui survit en différents endroits sur le continent, présence qui se fait encore sentir aujourd'hui. ♦

Pour en savoir plus :

Le site Internet de la Grande Paix :

<http://www.grandepaix.org>

Alain Beaulieu et Roland Viau. *La Grande Paix. Chronique d'une saga diplomatique*. Montréal, Éditions Libre Expression/1701-2001 Corporation des fêtes du tricentenaire de la Grande Paix de Montréal, 2001, 127 p.

Gilles Havard. «La Grande Paix de Montréal de 1701 : les voies de la diplomatie franco-amérindienne». Montréal, *Recherches amérindiennes au Québec*, 1992, p. 129 et 150.

Christine Conciatori est historienne et documentaliste à Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal.

D'audace en mémoire

Le lieu dit Lachine,
un regard archéologique



56 pages couleur 18,69 \$

Collection In Situ

Consacrée entièrement à l'archéologie.

Les auteurs

Hélène Buteau et Daniel Chevrier, archéologues.

D'audace en mémoire nous révèle l'histoire d'un site, témoin des premiers aventuriers de la traite des fourrures, de familles terriennes et de familles bourgeoises, avant de devenir partie intégrante du Musée de la Ville de Lachine. L'ouvrage met en lumière la fascinante évolution de ce lieu. Il donne la parole à ceux qui y ont vécu. Un lopin de terre, une maison et plusieurs histoires.

L'éditeur

Art Gestion

1625A Davidson, Montréal (Québec) H1W 2Y4
Téléphone : 514-937-7997
Courriel : editiondulivre@artgestion.com
Site Internet : artgestion.com/editiondulivre

